



Paul Eluard, « Denise disait aux merveilles », Capitale de la douleur, 1926

Le titre Denise *disait aux Merveilles* a peut-être été dicté par la fille Denise de son ami Jules Supervielle. *Denise disait aux merveilles* est un titre équivoque comme le poème lui-même, elliptique, ambigu. Il écrit « Capitale de la douleur » dans un moment difficile. Sa femme, Gala le trompe ouvertement, avec Max Ernst. Elle quittera l'un et l'autre pour le peintre Dali. Eluard n'a pas encore rencontré Nush, qui va illuminer sa vie.



Le soir traînait des hirondelles. Les hiboux 1
Partageaient le soleil et pesaient sur la terre
Comme les pas jamais lassés d'un solitaire
Plus pâle que nature et dormant tout debout.

Le soir traînait des armes blanches sur nos têtes. 5
Le courage brûlait les femmes parmi nous,
Elles pleuraient, elles criaient comme des bêtes,
Les hommes inquiets s'étaient mis à genoux.

Le soir, un rien, une hirondelle qui dépasse,
un peu de vent, les feuilles qui ne tombent plus, 10
Un beau détail, un sortilège sans vertus
Pour un regard qui n'a jamais compris l'espace.

Introduction rédigée

La plupart des poètes ont célébré l'amour, bien peu en ont, comme Paul Eluard, imprégné toute leur œuvre à sa manière incomparable. « Du haut de son observatoire passionnel, sa vision est parfois en singulière avance sur le temps banal » comme le soulignait Pierre de Mandyargues. Il voit la « terre bleue comme une orange », ou, « qui se brise au loin en sourires immobiles », il voit « les jours comme des doigts repliant leurs phalanges ». Il voit d'étranges choses, mais il n'a pas vu semble-t-il, le naufrage de son mariage... L'âme naturellement lyrique et presque franciscaine du poète contraste avec les difficultés de cette sombre période de son existence. Son épouse Gala, le trompe : elle est la maîtresse de Max Ernst avant de devenir la compagne de Dali.

Nous verrons dans un premier temps l'art des métaphores dévoyées, puis comment se déploie la lourdeur et la légèreté, et enfin, une esthétique du friable qui enferme la douleur pour ne pas la déployer et peut-être aussi pour ne pas l'affronter, pour la fuir au contraire et la laisser s'effriter dans un poème qui finit aérien, quelque part dans l'inachevé.

Le surréalisme auquel Eluard a adhéré privilégie l'esthétique de l'intelligibilité fugace, de l'elliptique et des images contrastées. Si l'on utilise des symboles, c'est pour les déjouer. « Denise qui parle aux merveilles » répond à cette esthétique un peu déroutante, faite d'évocations heurtées, qui défie quelque peu la clarté et donc l'interprétation. Denise parle le langage des oiseaux, ou des anges, ou des enfants, la langue des poètes, sibylline et faussement naïve. Elle la parle presque en alexandrins : presque. Parfois c'est plus que douze pieds, treize...

Le soir traînait des hirondelles... Comment peut-on traîner l'hirondelle, toute grâce et rapidité, au vol enjoué ? Qui peut ignorer que cet oiseau associé au printemps, au renouveau n'a rien d'un oiseau nocturne. Et ce n'est certainement pas le verbe *traîner* qui est le verbe qui convient à leur vol rapide et ajusté. Cela ne peut signifier qu'une chose, que le poids du soir est capable d'entraîner l'oiseau aérien par excellence, qui évoque irrésistiblement le ciel, le vol, la liberté et la grâce aérienne. L'hirondelle, qui annonce l'arrivée du printemps, symbolise le renouveau. Le naïf parle aux oiseaux, aux fleurs, à la nature. Eluard ne dédaigne pas l'anaphore, sans en faire un usage aussi obsédant qu'Aragon.

Or l'hirondelle a la rapidité des armes blanches, ces armes blanches qui traînent sur leurs têtes. Lesquelles ? Quel est ce « nous » ? Sans doute le couple sur lequel l'épée de Damoclès de la rupture pèse avec le poids de silence, de tristesse, d'éloignement.

A l'hirondelle s'oppose le hibou, un animal nocturne souvent de mauvais augure. Ils « partagent le soleil » comme les hirondelles se partagent le soir. L'oiseau pèse sur la terre, son pas est lourd comme sans aucun doute celui du poète, lorsqu'il traîne la nuit, fatigué, pâle et dormant debout. Nul doute qu'il s'agit d'Eluard qui se met en scène, en sa cachant. Baudelaire aussi soulignera que le poète est un oiseau aux ailes brisées. Les hiboux annoncent les couteaux, les armes blanches, - épées, poignards, couteaux – tout ce qui coupe, tranche, découpe, et donc dépèce l'amour.

Cet amour ne s'exprime guère. C'est qu'il n'est plus. Si la poésie est le lieu d'expression de la souffrance, elle ne peut s'exprimer directement. Si la menace est présente, elle se dissout très vite. D'abord parce qu'elle se distribue entre les femmes et les hommes. Rien n'interdit de penser que « les hommes à genoux » figurent cet homme à genoux qu'est le poète alors. Quant à ce courage des femmes qui les brûlent, il est peut-être la figure masquée du désir. La souffrance, quelle qu'en soit la nature est partagée : les femmes crient, les hommes sont à genoux. Tout le poids de la souffrance est là, dans cette posture de la prière ou de l'humiliation. Ici, celle de l'humiliation.

Et puis tout s'apaise et se dissout dans des images fragmentaires et la reprise anaphorique du soir (vers 9). Il ne traîne plus de hirondelles, il n'en reste qu'une, la dernière sans doute...et elle « dépasse », comme quelque chose en trop, qui n'a pas sa place.

Le choix des images indique tout ce qui passe. Le soir ne traîne plus d'oiseaux ou de poignards... Un peu de vent, un souffle en quelque sorte, autrement dit une légèreté retrouvée, comme un dessin qu'on efface, ou qui se dissipe. Le terme de « détail », caractéristique de la peinture confirme cette impression d'un ensemble qui disparaît au profit de ce détail, lequel, on n'en sait rien. Un sortilège sans vertu nous dit-on autrement dit un sortilège sans force, un sortilège qui ne fonctionne plus. Quoi de plus net ? La puissance de l'amour fonctionne comme un sortilège qui enferme les amants dans la prison de leurs bras, de leurs rêves, de leur idéal, de leur imaginaire. Un sortilège sans force, c'est le désenchantement de l'amour même.

Et tout cela pour quoi ? Pour un regard qui n'a jamais compris l'espace... Mais quoi de plus évanescant que l'espace. Il n'a aucune densité, aucune réalité autre que le lieu dans lequel il se matérialise. C'est l'image même du vide que le poète figure dans ce dernier vers. Les images sont celles qui imposent l'idée du dérisoire, de ce qui disparaît, sans consistance. Les feuilles mortes se ramassent à la pelle... Ici, elles ne tombent plus... Signe que tout est bien fini. Les amants sont désunis, inutile de nommer la défaite, elle est là, et pourtant, déjà elle n'est plus.

Cela en valait-il la peine ? Telle est la question que pose ce poème qui semble écrit pour les enfants et qui est réservé aux adultes. Pour un regard qui n'a jamais compris l'espace. Le regard est la métaphore même de la brièveté, et ce regard ne comprend pas l'espace. C'est la métaphore de l'aveu de l'échec.

« Transmuer en une sorte d'or vierge l'aspect des joies et des douleurs communes à tous, pour en faire éclater la splendeur unique », est sans nul doute l'art suprême de Paul Eluard. Il avait comme le souligne Jacques Maritain « le sens du toucher de la douleur » à commencer par la sienne propre. Dire la peine, c'est la toucher. Que pouvait donc dire Denise aux merveilles ? Sinon la peine inexprimable du poète...



Paul Eluard et Nush... le bonheur revenu

DISSERTATION

*Concevez-vous que la poésie a pour vocation principale d'exprimer une souffrance et un mal-être ?
Vous appuierez votre développement sur les textes du corpus, et les textes étudiés pendant l'année, ainsi que sur vos lectures personnelles.*



Attention : l'adjectif « principale » implique évidemment qu'il y a d'autres vocations pour la poésie.

La souffrance ou le mal-être sont très variés : le dépit amoureux, la nostalgie du pays aimé (les Regrets de du Bellay), ou l'exaspération devant les travers de ses semblables. Le mal de vivre, vague et indéfinissable, le deuil évidemment, la perte d'un être aimé...

Mais vous concevez-aisément que même si vous déclinez toute la palette des souffrances humaines vous risquez de passer à côté d'une dimension de la dissertation. Il faut donc développer l'idée que si l'une des vocations de la poésie est d'être le lieu privilégié de l'expression de la douleur commune, elle ne saurait s'y réduire. Et il vous suffit alors de déployer deux grands champs des fonctions de la poésie : découvrir des nouvelles demeures intérieures de l'homme, ou quelque chose du réel que le commun des mortels ne voit pas, entrouvrir de nouveaux espaces (penser au Mage de Hugo...). Et bien sûr l'éternelle poésie engagée.

Reportez-vous sur le site, au dossier « fonctions de la poésie ».

Voir aussi « Les oiseaux déguisés » Louis Aragon